



Institut d'anthropologie clinique

29 chemin des Côtes de Pech David 31400 Toulouse

Tél-Fax 05 62 17 20 86 — iac@i-ac.fr — www.i-ac.fr

ARTICLES ET DOCUMENTS

Addictions

## Mythe de la drogue dans la République Islamique d'Iran<sup>1</sup>

Quand le rapport signifiant/signifié se déplace  
et ouvre un chemin pour déchiffrer la structure du mythe

Serge Escots

La République Islamique d'Iran face à un problème de drogue

Il est difficile d'avoir une évaluation de la prévalence des problèmes de toxicomanie en Iran. De nombreux observateurs s'accordent à dire que l'ampleur du problème est énorme. Peut-être sans équivalent dans le monde sauf à intégrer l'alcool dans la comparaison. Ainsi, le rapport 2006 de l'ONU sur les drogues indique que 2,8 % de la population âgée de 15-64 ans est concernée par l'abus d'opiacé<sup>2</sup>. La situation géopolitique de la République Islamique n'est pas étrangère à cette situation. Située dans une zone d'intense production de l'opium, traversant une situation économique freinée par la situation internationale, fragilisé par une guerre longue et terrible avec son voisin et en proie à des mutations sociétales complexes, l'Iran multiplie les facteurs de vulnérabilité aux problèmes de toxicomanie.

Il est frappant de voir dans un pays si religieusement encadré que la diffusion de la consommation d'opiacé est croissante ces dernières années, mais surtout qu'elle touche particulièrement les femmes. Les femmes sont dans une situation particulièrement vulnérable depuis la ré-islamisation de la Révolution de 1979. D'après le département de recherche sur les comportements addictifs, le

---

<sup>1</sup> 1<sup>ère</sup> parution dans Pratiques à part... Revue du Réseau Ville-Hôpital Toxicomanie Passages, N°3, septembre 2007.

Coordonnées août 09 : Passages Réseau Addictions 31 - PRA 31, Hôpital La Grave, Place Lange - TSA 60033, 31059 Toulouse cedex 9, [pra.31@orange.fr](mailto:pra.31@orange.fr).

<sup>2</sup> UNODC, 2006 World Drug Report, volume 2, Statistics, chapitre 6, 383 p.

nombre de femmes toxicomanes a doublé ces huit dernières années, passant de 4 % à 8 % de la totalité de la population toxicomane. Cette toxicomanie féminine est souvent corrélée à de la précarité, de la prostitution et des maladies infectieuses.

Le « crack » en Iran, une forme d'héroïne et une nouvelle mythologie

Les Iraniens appellent « crack » un dérivé opiacé que les consommateurs de drogues fument ou s'injectent. Il s'agit probablement d'une forme base de l'héroïne. Un médecin de Téhéran qui s'occupe de toxicomanes explique « que ce n'est pas comme le crack de chez vous qui est un dérivé de la cocaïne, mais un résidu de l'héroïne »<sup>3</sup>. Actuellement, « crack » est l'appellation fréquemment utilisée par les usagers de drogue et les gens qui sont à leurs contacts pour symboliser la drogue en Iran.

Les toxicomanes iraniens font l'objet d'une stigmatisation et d'une persécution de la part du pouvoir qui mélange punition et victimisation, selon une rhétorique désormais classique dans les sociétés modernes à l'égard des « drogués » : à la fois délinquant et malade. Cette position des États à l'égard des toxicomanes s'articule à une mythologie de la drogue et des drogués qui fournit un système qui se veut explicatif de leurs comportements et justificatif des politiques que l'on développe. Cette mythologie allie la figure de la drogue en place de cause absolue et celle du drogué comme à la fois victime et vicieux.

Thomas Szasz a largement contribué à la démonstration de la fonction mythique de la drogue en mettant l'accent sur la fonction de bouc émissaire que remplit le « drogué » dans les sociétés modernes.<sup>4</sup> La fonction de bouc émissaire du « drogué » est une composante évidente de l'imaginaire moderne qui participe à une mythification de la réalité des drogues dans les sociétés contemporaines. Or, si la drogue est un mythe contemporain, il doit pouvoir s'analyser. En ce sens, on empruntera la démarche de Barthes lorsque, en traquant leurs structures sémiotiques, il interroge les figures de discours de son époque pour en démasquer l'intention mythificatrice<sup>5</sup>.

Les toxicomanes iraniens à qui l'on demande de parler de cette drogue font du « crack » des descriptions qui correspondent parfaitement aux stéréotypes déjà connus de l'héroïne ou du crack en Europe ou aux États Unis. Un produit terrible qui entraîne une dépendance dès la première prise. Cet archétype de la drogue qui soumet son adepte sans résistance possible jusqu'à l'accomplissement d'un destin mortifère après la promesse d'un paradis moderne est l'essence même du mythe de la drogue et de son toxicomane.

Tout un chacun un peu informé de ces questions sait que dans la réalité, il n'en est rien. Aucun produit n'a le pouvoir d'assujettir en une prise quiconque n'en a, si ce n'est le désir du moins la nécessité. Mais ce mythe, aussi vieux que la drogue, c'est-à-dire le début du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>6</sup>, connaît un succès sans cesse renouvelé, malgré les connaissances, pharmacologiques, neurobiologiques, sociologiques, psychologiques, historiques, épidémiologiques, médicales, désormais accumulées sur

---

<sup>3</sup> Médecin intervenant dans un centre spécialisé à Téhéran.

<sup>4</sup> Szasz T., Le mythe de la drogue, Esprit Frappeur, 1998.

<sup>5</sup> Barthes R., Mythologies, Point poche, 1<sup>ère</sup> édition, Seuil, 1957.

<sup>6</sup> Vigarello G., la drogue n'a pas de passé, in Individu sous influence : drogues, alcools, médicaments psychotropes, sous la direction de Erhenberg A., Paris, Esprit, 1991.

les psychotropes et leurs usages. Il nous faut bien conclure qu'il y a chez les hommes contemporains un besoin de croire à cette mythologie.

Le mythe de la drogue, une fascination toujours renouvelée

On peut comprendre la fascination qu'exerce cette figure du bien et du mal absolu qui dans un cycle de temps raccourci voue le sujet aux paradis les plus ineffables auxquels succède à coup sûr l'enfer le plus réel. Durant près d'un millénaire, l'imaginaire des croyants en l'au-delà se forgea sur une inéluctable alternative paradisiaque ou infernale. Avec la modernité, cet imaginaire trouve à se métamorphoser dans une parabole vivante et extrême, concentrée dans une trajectoire connue, prévisible et tragique, celle du « drogué ». Paradis et Enfer sont désormais ici-bas, éprouvés dans l'espace-temps d'une vie exemplaire dans sa tragédie romanesque, à la fois figure de la transgression, du pécheur et du martyr, innocente victime des complots sataniques de narcotrafiquants cupides.

Pour le consommateur lui-même, comme pour son entourage, cette figure d'un produit tout-puissant a une fonction déresponsabilisante dont on comprend aisément l'intérêt. En orientant la causalité ultime de la drogue vers le sujet, le mythe de la drogue qui crée la toxicomanie fait du produit un acteur et du consommateur un objet. Comme le dit la chanson : « la drogue m'a mis la main dessus, j'suis foutu »<sup>7</sup>. Croire à cette fable est à la fois terriblement angoissant ; « pourvu que cela n'arrive pas à mes enfants », ne peut que s'inquiéter tout parent responsable ; Mais aussi terriblement jouissif pour celui qui la consomme. N'est-il pas celui qui fréquente le diable dans des paradis inaccessibles aux communs des mortels ?

Un déplacement dans le rapport signifiant/signifié

Tout ceci est bien connu, et j'aimerais revenir sur cette « bizarrerie » iranienne qui consiste à appeler « crack » un produit qui ne correspond pas à ce qu'habituellement l'on désigne ainsi. Les Iraniens désignent un objet par un signifiant qui est déjà affecté à la désignation d'un autre objet. Le crack est l'appellation populaire de la forme base de la cocaïne lorsque celle-ci se trouve commercialisée dans cette forme chimique. Cette appellation nous vient des États Unis d'Amérique où cette forme de cocaïne s'est particulièrement diffusée incarnant la figure de la drogue épidémique, notamment dans les milieux pauvres. Aux USA comme en Europe, le cracker, toxicomane nouvelle version supplanta le junky ancienne figure.

En Iran, ce déplacement de signifié s'effectue toutefois à l'intérieur d'un même lexique : celui des drogues. Ce que consomment les usagers iraniens sous l'appellation « crack », c'est un dérivé opiacé au statut illicite. Ce qui change entre les deux signifiés, c'est la plante originelle : la coca de l'Amérique et l'opium de l'Orient. Probablement pas la forme moléculaire, car il s'agit certainement d'une forme chimique base dans les deux cas<sup>8</sup>.

Nous aurions donc des molécules différentes, mais une forme chimique similaire qui permet des modalités de consommations identiques : fumer ou injecter la drogue. Rappelons que la forme

---

<sup>7</sup> Michel Jonasz

<sup>8</sup> Il est probable que l'héroïne soit aussi fréquemment disponible dans sa forme base (brown)

chlorhydrate de la cocaïne est difficilement fumable, mais qu'en revanche, sa forme base peut s'injecter. Au fond, les deux modes de consommation les plus significatifs récemment associées aux toxicomanies contemporaines : le junky injecteur et le crackeur fumeur.

Crack pris comme signifiant en Iran désigne à la fois un objet : une forme physico-chimique de psychotrope et métonymiquement une fonction : la toxicomanie. Dans une équation (f) o => T, où l'objet implique la toxicomanie. Ici, le crack fait le toxicomane, déclinaison contemporaine du mythe de la drogue. Rappelons que depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, l'opium, puis la morphine, l'héroïne, la cocaïne puis à nouveau l'héroïne tinrent cette fonction mythique. C'est au tournant des années 80 que le crack a pris progressivement cette place, aux États-Unis d'abord puis progressivement à la Caraïbe et en Europe. En France, le phénomène encore peu développé commence néanmoins à interroger les spécialistes<sup>9</sup>.

De l'objet à la fonction, l'exemple des caves en Pays nantais

Si l'objet que désigne le crack en Iran ne correspond pas à celui que l'on désigne ailleurs, la fonction qu'il désigne est la même. Nous sommes dans ce que la linguistique appelle une métonymie du type : l'objet devient l'usage<sup>10</sup>. Le crack valant pour la toxicomanie.

J'avais abordé cette question des déplacements de signifié pour un même signifiant dans un ensemble culturel, à propos des caves en Pays nantais<sup>11</sup>. Dans ce travail sur les pratiques sociales du boire à la cave dans cette région viti-vinicole autour de la métropole nantaise, j'avais mis en évidence que ce que chacun désignait par cave n'était en fait qu'un cellier. En effet, si la cave désigne une construction souterraine, les caves en Pays nantais se situent traditionnellement de plain-pied. Mais si l'objet dans son identité se trouvait inadéquat, il n'en était pas de même pour la fonction : « une construction sous terre destinée à loger le vin, et autres provisions », selon Émile Littré<sup>12</sup>. En Pays nantais, la cave est rarement sous terre, mais elle est à coup sûr le lieu qui loge le vin et par extension les buveurs qui le consomment.

Objet différent, fonction identique, ce type de glissement au niveau des signifiés n'indique-t-il pas au sémiologue qu'il se passe quelque chose dans le rapport entre l'objet en question et le système culturel où il s'insère ? Le déplacement n'est jamais au hasard, le signifiant choisi parmi le lexique spécialisé (architecture pour les caves, drogues et toxicomanies pour le crack) propose différentes solutions et le choix du signifiant répond à une logique contraignante. Postulons, qu'il y a dans la structure culturelle un système interne de contraintes qui abouti à la sélection stabilisée d'un signifiant parmi d'autre. Le déchiffrement de ce choix contraint n'est-il pas une voie de compréhension des phénomènes étudiés dans leurs dimensions structurales ?

Dans le cas des caves en Pays nantais, le choix du mot cave ne se comprend pas si facilement. Car même si la fonction de garde vin commune au cellier correspond à ce à quoi il sert en partie, cela

<sup>9</sup> Voir à ce sujet, les réunions de travail organisées par la MILDT, la mise en place d'un plan « crack » en France, la création de réseaux spécialisés et les appels d'offres d'étude qui ont vu le jour en ces derniers mois.

<sup>10</sup> Lemaire A., Jacques Lacan, Psychologie et Sciences Humaines, Pierre Mardaga éditeur, p. 292

<sup>11</sup> Escots S., Les caves en pays nantais, une fabrique locale du vivre ensemble, mémoire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sous la direction de Daniel Fabre, 2000, à paraître.

<sup>12</sup> Le Nouveau Littré, dictionnaire électronique, version 2007.

n'explique pas pourquoi ce n'est pas ce dernier qui a été retenu dans la mesure où il était parfaitement désigné, dans une double équivalence d'identité et de fonction. Dans une lecture plus élargie faisant intervenir des éléments historiques, mythiques et symboliques le choix du terme peut s'éclairer. La cave en Pays nantais, trouve son sens dans le rapport mythique qu'entretient le boire ensemble des hommes avec la fidélité aux ancêtres martyrs de la Révolution<sup>13</sup>, au travers de l'équivalence métaphorique qu'entretiennent la forêt et la cave dans un rapport à la refondation d'une culture et d'une identité après la destruction de la région par les colonnes infernales qui dévastèrent la région en 1793.

M'appuyant sur la littérature, j'avais mis en évidence une correspondance entre la cave et la forêt. Victor Hugo par exemple employait le signifiant « cave » pour parler des caches qu'utilisaient les rebelles, lorsqu'il comparait ce que les Perses découvrirent en Égypte à ce que découvrit la répression révolutionnaire en Vendée :

« ...voilà ce que Cambyse trouva en Égypte et ce que Westermann trouva en Bretagne<sup>14</sup> ; là c'était dans le désert, ici c'était dans la forêt ; dans les caves d'Égypte il y avait des morts, dans les caves de Bretagne il y avait des vivants. » Victor Hugo avait montré dans *Quatre-vingt-treize* l'importance de la forêt dans les Guerres de Vendée et sa place dans l'imaginaire chouan, expliquant que de 1792 à 1800 : « l'histoire des forêts bretonnes<sup>15</sup>, [...] se mêlerait à la vaste aventure de la Vendée comme une légende ». Bernard Peschot dans son analyse de la littérature vendéenne<sup>16</sup> étend bien au-delà d'Hugo ce lien entre le symbolisme du lieu clos de la caverne avec celui de la forêt et leur articulation au mythe post-cataclysmique de la Vendée. « Pour lui la forêt, lieu clos et protégé, représente dans le mythe chouan le point crucial du cycle entre la mort et la vie, la catastrophe et le renouveau. C'est dans la forêt que les « Vendéens » organisèrent la résistance, c'est là qu'ils se réfugièrent au temps de la dévastation, et c'est à partir de là qu'ils ont reconstruit. »

Hugo avait aussi ressenti la place essentielle que tient la forêt dans le monde symbolique des paysans, car pour lui « Le paysan a deux points d'appui : le champ qui le nourrit, et le bois qui le cache. »<sup>17</sup> Le bois, pour le paysan du Pays nantais, se serait-il transformé en cave lorsque le temps de la paix et du vivre ensemble advint et que la fonction réelle de cache de guerre s'effaça au profit d'un impérieux besoin d'identité et d'expression d'une mémoire invisible ?

Une nouvelle structure du mythe de la drogue ?

Dans le cas du « crack » en Iran, il semble que les Iraniens appellent « crack », le produit des toxicomanes. C'est ce que l'on entend à Téhéran, dans la bouche des usagers, comme de la police ou des médecins. Les toxicomanes consomment du « crack ». Et ce qui rend toxicomane, c'est le « crack ». Or, le crack c'est le principal produit que prennent les toxicomanes actuellement aux

---

<sup>13</sup> Ibid,

<sup>14</sup> Ici la Vendée au sens historique, pas la zone géographique

<sup>15</sup> Hugo parle des forêts bretonnes pour désigner en réalité l'ensemble des forêts concernées par les Guerres de Vendée.

<sup>16</sup> Peschot B., *Littérature vendéenne et reconstruction*, in *la Vendée après la terreur, la reconstruction*, Perrin, 1997, 465-480 p.

<sup>17</sup> Victor Hugo, *Quatre-vingt-Treize*, Pocket, 1998.

États-Unis. Est-il besoin de rappeler que pour l'Iran des Mollahs, les États-Unis sont le grand Satan<sup>18</sup> ?

Le recours au terme « crack » n'est pas une erreur, mais indique un chemin. À l'instar du lapsus et d'après Freud, ce mot pour un autre qui veut nous signifier autre chose. Mais quoi ? L'inventeur de la psychanalyse pose à propos des lapsus et des actes manqués, que le sens « n'est pas autre chose que l'intention qu'il sert et la place qu'il occupe dans la série psychique ». <sup>19</sup> Il y aurait des intentions dissimulées derrière cet apparent non sens ? Quelle place occupe-t-il ? Et dans quelle série ? Quel sens cela peut-il avoir d'appeler « crack » quelque chose qui n'en est pas ?

Ainsi, les objets sont différents et même s'opposent, la cocaïne ne représente pas tant pour les usagers que pour les savants le même type de drogue que l'héroïne. Pour autant les ravages socio-sanitaires que font ces deux produits sont dans un rapport de similarité. Au fond qu'ils fument de la cocaïne base ou s'injectent du brown sugar<sup>20</sup>, le résultat c'est toujours des toxicomanes. Cette identité renvoie à une fonction identique dans des contextes différents. Dans une perspective sémiotique des usages de drogues, envisagés dans leur dimension mythologique, la cocaïne des USA est à l'héroïne de l'Iran ce que le crack est partout au toxicomane.

Par ailleurs le discours idéologique dominant aux États-Unis s'oppose au discours idéologique dominant en Iran. J'entends par discours dominant le discours qui se tient au sommet de ces deux entités politiques. Dans le cas de la République Islamique d'Iran et de l'administration Bush, il existe un rapport symétrique de diabolisation réciproque. L'Iran est tout aussi satanique pour la Maison Blanche que ne l'est l'Amérique de George Bush pour le pouvoir iranien. Il n'est pas infondé de situer les discours de ces États dans un imaginaire inverse l'un par rapport à l'autre. Ils ont pour effets de créer des identités différentes à travers une fonction identique : diaboliser l'ennemi. Dans ces discours, chacun se trouve en place de Satan pour l'autre.

Ainsi ce déplacement de signifié d'une équivalence d'identité erronée de substances psychoactives au profit d'une fonction identique de drogue qui fait des toxicomanes, s'articule aux identités inverses des USA et de l'Iran placé dans un rapport similaire d'une fonction de diabolisation.

Toutes ces analyses rapidement conduites, j'en conviens, mériteraient un appui plus ferme avec des matériaux ethnographiques plus fournis. D'une certaine manière, la réflexion théorico-empirique vaut ici hypothèse qui justifierait de se vérifier par un programme de recherche approfondi. Ainsi, il conviendrait, entre autre, de reprendre à l'étape précédente en regardant l'apparition de la première structure mythologique de la drogue en Iran, lorsque l'héroïne prit cette place dans un rapport d'opposition à la fois à « l'opium des anciens » et à l'alcool des modernes.

Vers un déchiffrement du mythe iranien de la drogue

Avec le signifiant crack en Iran, nous sommes devant des oppositions de termes pour des fonctions similaires. Le terme cocaïne s'oppose à héroïne, l'Iran des mollahs à l'administration Bush, alors

---

<sup>18</sup> C'est ainsi que Mohammad-Reza Djalili, Professeur à l'Institut Universitaire des hautes Études Internationales de Genève désigne les États-Unis dans le discours des responsables politiques iraniens : « Khatami et Ahmadinejad, deux iraniens chez le Grand Satan », Le Figaro.fr, 21 octobre, 2006 », à l'occasion de leurs visites respectives aux États-Unis.

<sup>19</sup> Freud S., Introduction à la psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1988, p. 29

<sup>20</sup> Signifiant populaire pour désigner la forme base de l'héroïne en occident

que la fonction « faire de la toxicomanie » ou « diaboliser » trouve à s'unifier dans un même signifiant, « crack » ou « satan ». Or le « crack » est aussi un objet diabolique moderne par excellence<sup>21</sup>. Donc, si dans cette équation, cocaïne et héroïne s'oppose comme le satan iranien et le satan américain, leur fonction reste identique pour le toxicomane. Le crack comme signifiant s'inclurait dans une double série celle des drogues et celle des objets diaboliques. Ayant sa place dans la première, par un processus métonymique, il passe de l'objet à la fonction et s'introduit par métaphore dans la seconde série, passant de la fonction « toxicomanie » à la fonction « diabolique ». Or la fonction « diabolique » s'inverse dans le rapport de terme entre Iran des mollahs et administration Bush. Le signifiant « crack » se trouve à l'intersection d'une mise en rapport entre plusieurs oppositions de termes et d'inversion de fonctions, articulant dans des rapports d'équivalence de fonctions et d'identités opposées<sup>22</sup>.

D'un côté, deux drogues -la cocaïne et l'héroïne- de l'autre deux discours politiques d'États en opposition : le discours dominant américain et celui de la République des mollahs. Les termes s'opposent et se transforment en fonction qui s'inversent dans une nouvelle opposition de termes. Nous avons affaire à un processus de transformation de systèmes de signes organisés à partir de l'imaginaire contemporain des drogues et des discours politico-religieux qui légitiment des affrontements dans le monde géopolitique actuel. Le mythe fondamental de la drogue avec sa double face de paradis et d'enfer évoquée plus haut, décliné dans sa version actuelle aux USA, avec le crack, sert de matériau pour la création d'un mythe iranien actuel de la drogue.

D'une certaine manière, Satan dans le discours des mollahs équivaut à la place symbolique qu'occupe le crack dans le discours dominant américain sur les drogues. Dans cette configuration mythologique, la fonction de diabolisation dans le discours des mollahs est sur le plan symbolique en situation équivalente à la fonction de la toxicomanie dans le discours de l'État américain par rapport aux drogués. Peut-on en déduire dans un rapport d'équivalence, que la fonction de diabolisation dans le discours de la Maison-Blanche est à mettre en relation avec une fonction inverse du discours des mollahs appliqué à l'objet crack ? L'usage de drogue en Iran pourrait se comprendre alors comme une fonction d'inversion du discours des mollahs appliqué à une substance psychoactive. Mais pas une simple inversion de discours, une inversion prise dans ses rapports d'opposition à d'autres discours. C'est comme si la consommation de crack était pour les toxicomanes iraniens une identification aliénante au discours dominant américain dans son opposition au discours des mollahs.

Pour la société iranienne, le « crack » indique le fléau diabolique des sociétés modernes incarnées par le grand Satan américain. Mais pour ceux qui l'utilisent n'y a-t-il pas une forme d'objection au discours dominant de la République des mollahs ? Et particulièrement chez les femmes...

Août 2009

---

<sup>21</sup> À la Martinique par exemple, une expression populaire dit : « crack cé diab là » (le crack c'est le diable).

<sup>22</sup> L'ensemble de cette analyse repose sur différents travaux d'anthropologie structurale inspirés de la formule canonique du mythe proposée par Claude Lévi-Strauss, avec laquelle on peut se familiariser grâce à l'imposant travail de Lucien Scubla, Histoire de la Formule Canonique du Mythe et de ses modélisations, thèse de Doctorat en anthropologie, EHESS, 1996.